

à Paris, m. 1688, 53 a. Son talent pour la poésie étoit si heureux, que dès l'âge de 18 ans il composa des comédies très-agréables; et à 30 a. il avoit donné au théâtre français 16 pièces en vers et en 5 actes. Mais il dut sa grande réputation aux pièces qu'il fit pour l'opéra: elles sont au nombre de 14.

Disons, pour terminer cet article, que Rameau a composé la musique de treize opéras, et qu'il fut un des plus grands organistes et des plus habiles musiciens du XVIII^{ème} siècle.

ARTICLE III.

POÈMES LYRIQUES.

Nous nommerons poèmes lyriques, ceux qui, autrefois se chantoient accompagnés de la lyre; et dont quelques-uns se chantent encore aujourd'hui. Ce mot nous vient du grec *lyricos*, adjectif de *lyra*, lyre. passons aux détails.

ODE.

L'ode, suivant la force étymologique du mot grec *odé*, n'est qu'un *chant*. C'étoit le nom des hymnes, des cantiques, des chansons des anciens.

Il est naturel à l'homme de chanter. La nature nous inspire le chant : tantôt dans l'enthousiasme de l'admiration, tantôt dans le délire de la joie, tantôt dans l'ivresse de l'amour, tantôt dans les douces rêveries d'une ame livrée à l'é-motion légère des sens. Horace nous dit :

*Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum, —
Et pugilem victorem, et equum certamine primum,
Et juvenum curas, et libera vina referre.*

Et Boileau : l'ode

Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,
Mène Achille tremblant au bord du Simois,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage ;

Elle peint les festins, les danses et les ris :
 Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
 Qui mollement résiste et par un doux caprice ;
 Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.
 Son style impétueux souvent marche au hasard ;
 Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Comme toutes les règles de l'ode sont prises dans la situation de celui qui chante, il est facile de distinguer les sujets qui conviennent essentiellement à ce poëme. Tout ce qui agite l'ame et l'élève au dessus d'elle-même, tout ce qui l'émeut voluptueusement ou la plonge dans une douce langueur, dans une tendre mélancolie, les songes intéressants dont l'imagination l'occupe, les tableaux variés qu'elle lui retrace, en un mot : tous les sentiments qu'elle se plait à recevoir ou à communiquer ; tout, même la douleur, trouve dans cet ^{te} espèce de chant un divertissement analogue à ses besoins ; car tous ces objets peuvent fournir matière au chant du poëte. Virgile, dans le IV. livre deses Géorgiques, dit qu'Orphée se consolait en exprimant ses regrets sur sa lyre.

Te dulcis conjux, te solo in littore secum,

Te veniente die, te decedente canebat.

Il y a dans l'ode une espèce d'action qu'on ne trouve pas dans l'épopée. Le poète doit en quelque sorte y être acteur; car s'il n'est pas affecté des sentiments qu'il exprime, il sera froid et sans âme. Sans doute, toutes les odes ne sont pas également passionnées, mais jamais elles ne doivent comme le poème épique, s'en tenir au récit d'un simple témoin. L'ode ou peint des tableaux, ou exprime des sentiments; et dans l'un et l'autre cas, il faut que le poète jouisse le premier de l'enthousiasme que ses accents communiqueront aux autres, qu'il éprouve les sentiments qu'il veut leur faire éprouver. De là, beaucoup plus de chaleur que d'esprit dans cette espèce de poème lyrique.

Que le début de l'ode sérieuse soit noble; de grandes idées doivent annoncer des idées plus grandes encore, quand le sujet est déjà grand par lui-même. Écoutons comme J. B. Rousseau commence une de ses odes:

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille.
Rois, soyez attentifs; peuples, prêtez l'oreille.
Que l'univers se taise et me laisse parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre.

L'esprit-saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
 Les grandes vérités que je vais révéler.

On pourroit aussi citer comme un modèle, l'ode du même auteur, No. 310 du cours de langue. C'est dommage que les cinq premières strophes surpassent de beaucoup trop les suivantes. Cette remarque doit être une utile leçon pour ceux qui cédant à leur premier enthousiasme, s'épuisent tout à coup, et ne peuvent se soutenir. Qu'ils retiennent bien, que plus l'essor est présomptueux, plus la chute sera ridicule.

L'enthousiasme est, dans le poète, cette illusion où son âme se plonge. Si la situation est violente, l'enthousiasme est passionné; si la situation est délicieuse, ce sera un sentiment doux et calme. Il n'y a que deux mobiles capables de l'enflammer: l'imagination, le sentiment. La nature elle-même dirige le sentiment, la raison doit toujours tenir en bride la fougue de l'imagination, et alors un dessein mûrement conçu avant le début de l'ouvrage, mènera plus facilement le poète jusqu'au port, après l'avoir préservé de plusieurs écueils.

Quant aux digressions dans l'ode, c'est-à-dire

ces sorties sur d'autres sujets plus ou moins liés au sujet principal, nous nous garderons bien d'en parler; un objet aussi délicat ne peut être soumis à des règles, et c'est au poète à sentir lui-même si par elles, l'ode acquerra une parure réelle, plus d'intérêt et d'agrément; ou si en rendant par là son ouvrage plus long, il ne le rend pas moins agréable.

Un coup d'œil rapide sur les premiers poètes lyriques anciens, n'est pas déplacé même dans cet abrégé.

Stésichore, qui mourut vers l'an 556 avant la naissance de J. C., étoit né à Himère en Sicile. Il faut que son talent pour la poésie lyrique ait été aussi rare que beau, puisque les anciens, jaloux de trouver dans l'enfance de cet auteur célèbre un présage de son heureux talent, prétendirent qu'alors un rossignol vint chanter sur ses lèvres. C'est à lui qu'on attribue l'origine de la palinodie; et l'on sait que de ce mot vient la phrase *palinodiam canere*, chanter la palinodie, pour dire: faire une rétractation. Voici comme on raconte le fait. Stésichore, dans un poème, avoit maltraité Hélène; Castor et Pollux,

pour venger leur sœur, rendirent aveugle le poète, qui, afin de recouvrer la vue, chanta la palinodie. Cet ami des Muses célébroit dignement les exploits des guerriers et les vertus des sages.

Alcée de Mitylène dans l'île de Lesbos, vivoit vers l'an 604 avant J. C. Il inventa les vers appelés alcaïques, et dans ses odes il entonna la trompette héroïque. Quintilien dit qu'il mérite la lyre d'or qu'Horace lui adjuge, lorsqu'animée d'un noble courroux, son ame altière se déchaîne contre les tyrans; et Rousseau feignant que l'ombre d'Alcée se présente à lui, s'écrie:

C'est lui: la foule qui l'admire,
Voit encore au son de ses vers,
Fuir les tyrans de l'univers,
Dont il extermina l'empire.

Sapho, compatriote et contemporaine d'Alcée, s'acquit une telle réputation par ses poésies, qu'elle fut surnommée la *dixième Muse*. Il ne nous reste d'elle qu'un hymne à Vénus, une ode et quelques fragments; mais cela suffit pour faire regretter la perte de ses autres ouvrages. Le vers saphyque est de son invention.

Anacréon, qui naquit à Téos, ville de l'Ionie,

vers l'an 532 avant J. C., est le modèle éternel et le désespoir de tous les poètes. Ses poésies ne sont que des fleurs, que des graces; le style en est si délicat, si facile, que l'antiquité ne nous offre rien de semblable. De tous les poètes français, notre bon la Fontaine est le seul qui ait réussi à traduire en vers quelques-unes de ses odes. Ce benjamin des neuf sœurs mourut à 85 ans, étranglé par un pepin de raisin qui se trouvoit dans la coupe où il buvoit. Le nom de ce phénix lyrique vit encore dans celui d'*odes anacréontiques*: et par elles, on entend les tableaux les plus riants de la nature, les mouvements les plus ingénus du cœur humain, l'enjouement, le plaisir, la négligence de l'avenir, le doux emploi du présent, les délices d'une vie dégagée d'inquiétudes, l'homme enfin ramené par la philosophie aux jeux de son enfance; et pour le dire en un mot: l'inspiration d'une Muse un peu épicurienne.

Pindare, le prince des poètes lyriques, naquit à Thèbes en Béotie, vers l'an 500 avant J. C. Il florissoit dans le siècle des Périclès, des Thémistocles, des Eschyles des Phidias. Il nous

reste de Pindare quatre livres d'odes à la louange des athlètes couronnés aux jeux olympiques, istmiques, pythiques et néméens. Il a suivant l'expression d'Horace, une éloquence rapide comme un torrent qui, enflé par les pluies et se précipitant du haut des montagnes, entraîne tout ce qu'il rencontre. Alexandre le Grand ravageant Thèbes plus d'un siècle après la mort de Pindare, rendit un hommage glorieux à la mémoire de ce poète.

Alexandre, comme un lion,
Fond sur Thèbes épouvantée.
Qu'épargne-t-il ? une maison,
Que Pindare avoit habitée.
De ce poète ingénieux,
Il n'osa souiller l'héritage ;
Il brisa les autels des Dieux,
Mais il respecta leur langage.

Horace (Quintus Horatius Flaccus), un des plus beaux esprits et des plus judicieux critiques du siècle d'Auguste, naquit à Venuse, aujourd'hui Venoza dans la Calabre, 63 ans avant J. C. Il est le seul poète latin qui ait fourni la carrière lyrique, et il tient le milieu entre l'audace pin-

darique et la retenue du goût français. Selon les sujets qu'il traite, il a l'élévation d'Alcée, la sensibilité de Sapho, la douceur d'Anacréon. On a eu raison de dire que plus on le goûtera, plus on aura fait de progrès dans les lettres.

Arrivés aux Français, saluons d'abord Malherbe (François de), né à Caen vers l'an 1556, et mort à Paris en 1628. Avant lui, notre langue défigurée par un mélange ridicule de latin et de tudesque, n'offroit qu'un jargon désagréable. Il sut en l'affranchissant de ce costume barbare, l'élever jusqu'à la majesté de l'ode; changer les cris effrénés de nos Muses sauvages, en un langage doux, élégant et clair: enfin ce fut lui qui traya à nos auteurs le sentier qui mène au temple du goût. Plaçons ici les deux stances où il compare Henri le Grand à un fleuve débordé; on y trouve quelque chose de hardi, de mélodieux, qui fait encore plaisir de nos jours.

Tel qu'à vagues épanduës,
 Marche un fleuve impétueux,
 De qui les neiges fonduës
 Rendent le cours furieux,
 Rien n'est sûr en son rivage,

Ce qu'il trouve il le ravage;
 Et traînant comme buissons
 Les chênes et leurs racines,
 Ote aux campagnes voisines,
 L'espérance des moissons.

Tel et plus épouvantable,
 S'en alloit ce conquérant,
 A son pouvoir indomptable,
 Sa colère mesurant.
 Son front avoit une audace
 Telle que Mars dans la Thrace;
 Et les éclairs de ses yeux
 Etoient comme d'un tonnerre
 Qui gronde contré la terre,
 Quand elle a fâché les cieux.

Racan (Honorat de Beuil, marquis de), né en Touraine, m. 1670, 81 a. En 1634, il fut reçu de l'Acad. fr., que le cardinal de Richelieu venoit d'établir. Disciple de Malherbe, dont il fut aussi l'ami, il s'acquit une grande réputation par ses *Bergeries* ou églogues, et par ses odes sacrées. On a de lui plusieurs autres ouvrages. Voici le jugement que Boileau porte de cet écrivain, dans une lettre à Mr. de Maucroix chanoine de Reims et célèbre traducteur français. « Ra-

« can avoit plus de génie que Malherbe, mais il
 « est plus négligé et songe trop à le copier. Il
 « excelle sur-tout, à mon avis, à dire les petites
 « choses, et c'est en quoi il ressemble mieux aux
 « anciens, que j'admire par cet endroit. Plus les
 « choses sont sèches et malaisées à dire en vers,
 « plus elles frappent quand elles sont dites no-
 « blement, et avec cette élégance qui fait pro-
 « prement la poésie. » Le même Boileau dans
 son art poétique, dit :

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;
 Racan chanter Philis, les bergers et les bois.

La Fontaine dans sa fable : le meunier, son
 fils et l'âne, dit de Malherbe et de Racan :

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre ;
 Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire.

Et Charles Perrault, dans son épître au roi :

Aux Homères divins, aux Virgiles superbes,
 On voit se mesurer nos Racans, nos Malherbes.

On aime à voir les tendres hommages des po-
 ètes français, offerts également aux deux pre-
 miers favoris d'Apollon en France ; on se croit
 alors à côté du berceau de deux fils aînés ju-

meaux, destinés à devenir la souche d'une famille nombreuse.

Nous expliquerons, de ce grand homme, le morceau qui se trouve dans le cours de langue, No. 302.

J. B. Rousseau, né à Paris, et mort en exil à Bruxelles en 1741, 72 a., figure avec honneur parmi les poètes lyriques français: on peut même dire qu'il y paroît encore le sceptre à la main. Voici l'épithaphe que lui fit Piron:

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.

Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.

Voici l'abrégé de sa vie

Qui fut trop longue de moitié:

Il fut trente ans digne d'envie,

Et trente ans digne de pitié.

Après la Mothe, dont nous avons déjà parlé, plaçons Chaulieu (Guillaume Amfrye abbé de), qui naquit au château de Fontenai, (Dpt. de la Seine inférieure) et mourut à Paris en 1720. 81 a. Il est un des plus polis et des plus ingénieux poètes français. Peut-être que, dans l'ode anacréontique, il auroit surpassé ou du moins égalé Anacréon lui-même, si avec les graces qui lui

étoient naturelles, il avoit tâché d'être moins diffus et plus châtié.

Nous pourrions encore ajouter : Bernard, Voltaire etc. ; mais nous ne faisons qu'un abrégé.

ÉLÉGIE.

Avant la découverte de l'art dramatique, les poètes à qui la nature avoit accordé une ame sensible et refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçoient dans leurs tableaux, les désastres d'une nation ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité; tantôt déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulageoient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'*élégies* ou de *lamentations*.

Nous définirons l'élégie: un poème dont les plaintes et la douleur font le principal caractère.

Il paroît que le mot *élégie* vient du grec *ele-gos*, qui signifie non seulement une *lamentation*, mais aussi un *chant lugubre*; provenant, suivant Schreyelius, d'*eleoó*, ou *e legó*, sons

de pleureurs. Voici ce que Boileau nous dit de l'élégie. Après avoir parlé de l'églogue, il continue ainsi :

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
 La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
 Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
 Elle peint des amants la joie et la tristesse,
 Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse,
 Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
 C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.
 Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée,
 M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;
 Qui s'affigent par art et tous de sens rassis,
 S'érigent, pour rimer, en amoureux transis:
 Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
 Ils ne savent jamais que se charger de chaînes;
 Que benir leur martyre, adorer leur prison,
 Et faire qu'éreller les sens et la raison.
 Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule,
 Qu'Amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle;
 Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
 Il donnoit de son art les charmantes leçons.
 Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

Le style de l'élégie doit être simple, parce que le cœur vraiment affligé n'a plus de prétentions; il faut que les expressions en soient quelquefois

brûlantes comme la cendre qui couvre un feu dévorant, mais que dans le récit elle n'éclate point en imprécation, qu'elle ne se livre point au désespoir : rien de si intéressant que l'extrême douceur jointe à l'extrême souffrance. Cependant lorsqu'il y a passion, la passion doit se montrer au naturel et telle qu'elle est ; son langage doit se faire reconnoître sans peine.

Comme les législateurs en art poétique n'ont pas jugé l'élegie digne d'occuper un article de leur code, elle jouit encore de la liberté de son premier âge. Grave ou légère, tendre ou badine, passionnée ou tranquille, riante ou plaintive à son gré, il n'est point de ton, depuis l'héroïque jusqu'au familier, qu'il ne lui soit permis de prendre.

On ne peut s'empêcher de regretter les élégies de Sapho, de Platon, de Mimnerme, de Simonide, de Philétas, de Callimaque et de quelques autres poètes grecs ; mais la faux du temps les a moissonnées. Par ce que nous connoissons de Sapho, il est facile de penser combien ses élégies devoient être tendres. Platon, si bien nommé l'Homère des philosophes, mérite sans

doute que nous regrettions ses élégies, si nous en jugeons par le goût, les graces, les beautés, le style enchanteur de ses autres écrits. Mimnerme, dont Smyrne et Colophon se disputent la naissance, déploya ses talents supérieurs dans ce genre de poésie. Horace le préfère à Callimaque. Simonide, né dans l'île de Céos, avoit une Muse si plaintive, que les *larmes de Simonide* passèrent en proverbe. Philétas, précepteur de Ptolomée Philadelphe, et qui vécut à la cour de ce prince, publia plusieurs élégies, qui lui méritèrent une statue de bronze. Callimaque, qu'on regardoit, au témoignage de Quintilien, comme le maître de l'élégie, mérita que Properce, malgré ses talents, n'ambitionnât que le titre de *Callimaque romain*.

Chez les Latins, paroissent Tibulle, Properce, Ovide, tous trois du siècle d'Auguste. Dans Tibulle, rien de médité, de concerté, nul art, nulle étude en apparence. Il est tendre, naturel, délicat, passionné, noble sans faste, simple sans bassesse, élégant sans artifice. Il sent tout ce qu'il dit, et le dit toujours comme on doit le dire.

Properce est exact, ingénieux, instruit. Ses

élégies sont l'ouvrage des graces; et n'en pas sentir les beautés, c'est se déclarer l'ennemi des Muses. Tout ce qu'il exprime est conforme à la vérité, et la mélodie de la versification y répand mille charmes.

Ovide est léger, agréable, abondant, plein d'esprit; il surprend, il étonne par son incomparable facilité. Mais il se montre toujours plus spirituel que passionné; il est moins naturel que les précédents; et quoique leur rival, il étoit déjà beaucoup moins goûté, moins admiré du temps de Quintilien.

Beaucoup de nos élégies françaises se produisent sous un autre titre; telles sont les idylles de Mde Deshouillère, aux moutons, aux fleurs, etc. modèles d'élégies dans le style gracieux; les vers de Voltaire sur la mort de Melle le Couvreur; modèle plus parfait encore de l'élégie passionnée, digne de former le pendant de celles de Tibulle et de Properce. L'élégie de la Fontaine à Louis XIV pour le ministre Fouquet est un chef-d'œuvre de poésie, de sentiment et d'éloquence. Que les plaintes de J. B. Rousseau sur la mort du prince de Conti sont touchantes,

que celles de Lalane (poète du 17^{ème} siècle,) pleurant sur la tombe de son épouse, sont déchirantes ! Les limites resserrées d'un abrégé, ne permettant pas l'insertion de longues pièces, nous renvoyons aux morceaux cités et au No. 300 du cours de langue.

CANTIQUE. HYMNE. CHANSON.

Marquons d'abord la différence spécifique de ces trois mots, et puis nous parlerons en détail des objets qu'ils expriment.

Le cantique, qui tient au latin *cantus*, est un poème destiné à être chanté à l'honneur de la divinité.

La chanson, dont l'origine est la même, n'est autre chose qu'un poème fort court, adapté à un air pour être chanté dans des occasions familières.

L'hymne, qui paroît tantôt au masculin, tantôt au féminin, a emprunté son nom du grec *u mnos*, qui signifie : *vers composés à l'honneur des Dieux*, et dans l'un et l'autre cas, il ne présente rien autre chose à l'esprit. Il n'est

féminin que quand il s'agit des hymnes insérées dans l'office de l'église catholique.

On voit donc qu'il est assez naturel d'unir le cantique et l'hymne; quant au fond c'est la même chose, la différence n'est que dans les mots.

De vifs sentiments d'adoration, de reconnoissance et d'amour, durent faire naître dans le cœur de l'homme, le besoin de s'exprimer, d'exalter la majesté, la bonté, la puissance du Très-haut ou de ce qu'il regardoit comme un être suprême. Il est aussi peu dans l'ordre de la nature de transmettre sèchement à la postérité les bienfaits signalés de la providence, que de ne pas s'efforcer à les perpétuer d'âge en âge. Ainsi, l'esprit humain interprète d'un cœur enthousiasmé, voulant en faire passer le souvenir aux générations suivantes, chercha la tradition la plus digne d'un tel objet: la poésie. De là ces cantiques superbes, ces hymnes sublimes, monuments indélébiles de la juste reconnoissance des hommes envers leur père céleste.

Cette explication nous paroît tellement conforme à la marche naturelle des choses, qu'elle nous paroît équivaloir à une démonstration.

Tout le monde connoît les cantiques de l'ancien testament, il est donc inutile d'en parler ici; mais la manière dont certains cantiques s'exécutoient mérite bien de nous occuper un instant. Voici ce qu'en dit Mr. Blair dans une dissertation sur la poésie des Hébreux.

Le XXIII. psaume de David, qu'on croit avoir été composé pour la grande et solennelle journée, où l'arche d'alliance fut apportée au pied du mont Sion, devoit, par son exécution, faire un très-bel effet. Le docteur Lowth l'a commenté. Tout le peuple est supposé suivre la procession; les lévites et les chantres divisés en différents chœurs et accompagnés de tous leurs instruments de musique, le conduisent. Après les deux premiers versets, qui sont l'introduction du psaume, lorsque la procession commence à défiler sur le mont sacré, le demi-chœur demande: « Qui montera sur la montagne du Seigneur? qui s'arrêtera dans son lieu saint? » Le chœur entier répond avec la plus grande dignité: « Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, qui n'a point reçu son ame en vain, ni juré faux. » Lorsque la procession

approche des portes du tabernacle, le chœur s'unit à tous les instruments et s'écrie : « Levez vos portes, princes ! levez-vous portes éternelles ! le roi de gloire va entrer. » Alors le demi-chœur baisse le ton et demande d'une voix moins forte : « Qui est ce roi de gloire ? » Au moment où l'arche est introduite dans le tabernacle, la réponse est faite par tout le chœur qui éclate : « Le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les batailles. »

Tels sont encore de nos jours, ces pieux élan de l'ame, qui, des voutes sacrées de nos temples, s'élèvent jusqu'au pied du trône de l'éternel.

Cependant les cantiques de l'antiquité n'étoient pas tellement l'expression de la piété commune, qu'on ne les employât aussi dans les occasions tristes et lugubres : témoin ce beau cantique de David sur la mort de Saül et de Jonathan, et d'autres semblables.

Quant aux hymnes des anciens, ils se divisent en trois classes : les théurgiques ou religieux, les poétiques ou populaires, les philosophiques ou propres aux seuls philosophes. Les hymnes

d'Orphée sont les seuls théurgiques qui soient venus jusqu'à nous. Moins agréables et moins travaillés que ceux d'Homère, ils étoient plus religieux et plus saints. Les poétiques renfermoient la croyance du peuple, ils étoient l'ouvrage des poètes ses théologiens. La matière de ces hymnes n'avoit pas moins d'étendue que l'histoire même des Dieux. Par hymnes philosophiques, il faut entendre ceux que les poètes ont composés suivant leur propre système religieux, différent du culte populaire. Car quoique comme le peuple, ils fréquentassent les temples des Dieux, qu'avec lui ils rampassent aux pieds des idoles; ils reconnoissoient néanmoins un être suprême, source et principe de tout ce qui existe.

Comme le cantique et l'hymne sont du genre de l'ode, les règles principales ne diffèrent en rien.

La chanson se plie à toutes les circonstances; c'est l'agrément de la société, de la solitude; on chante à table, avec ses amis, tout seul: c'est une petite source de gaieté, de dissipation, de distraction, que chacun laisse couler à volonté.

Les vers des chansons doivent être aisés, sim-

ples, coulants et naturels. Dans les premiers temps, dit Mr. de la Nauze, tous les convives, au rapport de Plutarque et d'autres, chantoient ensemble et d'une seule voix, les louanges de la divinité; alors c'étoit proprement des hymnes.

Dans la suite, les convives chantoient successivement, tenant une branche de myrthe qui passoit de la main du chanteur, à celui qui chantoit après lui.

Enfin la musique s'étant perfectionnée, on employa la lyre dans les festins, et dès lors les habiles gens seuls chantèrent à table. Terpandre fut l'inventeur de ces chansons, qu'on appela *scolies*, mot qui signifie *oblique* ou *tortueux*, pour marquer la difficulté de les faire. Le sujet des *scolies* étoit, outre l'amour et le vin, encore l'histoire, la guerre, la morale etc.

VAUDEVILLE.

On nomme vaudeville, une sorte de chanson fine, faite sur un air connu. On lui passe les négligences; mais à condition qu'il y aura de la gaieté dans le chant, du naturel dans le tour, et

du sel dans la pensée. Boileau, après avoir parlé de la satire, dit :

D'un trait de ce poëme en bons mots si fertile,
Le Français né malin forma le vaudeville,
Agréable, indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
La liberté française en ces vers se déploie;
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.

Qui croiroit que la véritable origine du mot vaudeville n'est pas encore découverte d'une manière incontestable? Sans décider dans une matière qui, je crois, restera long-temps encore indécise, nous allons exposer le fruit des recherches faites sur cet objet.

Quelques-uns ont dérivé le mot vaudeville de *voix de ville*, d'autres de *va dans la ville*, et Boileau paroît être de ce sentiment. Il y en a, qui, donnant à leur opinion un air érudit, racontent le fait suivant.

Dans la Normandie, se trouve une petite cité, dont on a dit :

*Viria viripotens variâ virtutè virescit ;
A magnisqûe viris Viria nomen habet.*

La rivière qui arrose cette ville, s'appelle la

Vire, et le pays voisin, Vau de Vire. Olivier Basselin, foulon de cette ville doit avoir inventé ces chansons nommées Vau de Vire, parce que c'est là qu'on les chanta d'abord. Par une corruption de langage, vaudeville remplaça la première expression. Décide qui voudra.

Voici un vaudeville de J. B. Rousseau.

Le traducteur Dandinère,

Tout les matins,

Va voir dans leur cimetièrè

Greco et Latins

Pour leur rendre ses respects,

Vivent les Grecs!

Si le style bucolique

L'a dénigré,

Il veut par le dramatique

Être tiré

Du rang des auteurs abjects.

Vivent les Grecs!

Vormes lui fait ses recrues

D'admirateurs.

Il va criant par les rues :

Chers auditeurs,

Voilà des vers bien corrects.

Vivent les Grecs!

Il a fait un coup de maître
 Des plus heureux;
 Car pour les faire paroître
 Forts et nerveux,
 Il les a faits durs et secs.
 Vivent les Grecs !

L'auteur lui-même proteste
 Qu'ils sont charmants;
 Et comme il est fort modeste,
 Ses jugemens
 Ne sauroient être suspects.
 Vivent les Grecs !

Écrivains du bas étage,
 Venez en bref,
 Pour faire devant l'image
 De votre chef,
 Cinq ou six salamalecs.
 Vivent les Grecs !

Notre nation l'emporte sur les autres dans le goût et par le nombre des vaudevilles. La pente du Français à la gaieté, au plaisir, même à la satire, fait que chez lui cette espèce de poëme, et réussit, et fait fortune.